

Ce que l'amour fait au désir

FIGURES LIBRES
ROGER-POL DROIT



ENTRE les philosophes et l'amour, c'est une très longue histoire. Elle débute avec Empédocle,

se poursuit avec Platon – dans les inépuisables fulgurances du *Banquet*, entre autres... –, se prolonge chez Aristote, Augustin, Descartes, Spinoza, Nietzsche et... tutti quanti. Après une marée basse au XX^e siècle – accaparé par les sciences, la politique, les structures –, bien des contemporains y reviennent, de Marion à Badiou, de Ferry à Comte-Spotville et Ogien. Cet automne, Alain de Botton (*Aussi longtemps que dure l'amour*, Flammarion), Catherine Chalier (*La Gravité de l'amour. Philosophie et spiritualité juives*, PUF), prochainement Francis Wolff (*Il n'y a pas d'amour parfait*,

Fayard, en librairie le 10 octobre) se penchent en philosophes sur l'amour. Dans ce regain d'attention et d'analyse, il faut prêter l'oreille aux propos très singuliers de Paul Audi.

Avec une bonne vingtaine de titres depuis une vingtaine d'années, ce philosophe construit, en suivant sa sensibilité rigoureuse, une œuvre authentiquement originale. Cette fois, *Le Pas gagné de l'amour* (souvenir de Rimbaud, *Une saison en Enfer: «Point de cantiques: tenir le pas gagné»*) ne s'attache qu'à une seule question,

circonscrite et difficile, mais cruciale: comment passe-t-on du désir à l'amour? Autrement dit: pour que l'amour naisse, quelle transformation qualitative le désir doit-il traverser? Cette interrogation contient plusieurs présupposés: l'amour n'est pas autre chose que le désir sexuel, malgré tout il en constitue une altération radicale, laquelle semble impossible et pourtant se

rencontre couramment. L'amour serait donc un miracle inouï et partout répandu.

Le paradoxe central

Par quel mystère? L'amour, explique Paul Audi, rend le désir «*désirable à lui-même*», le transmue en «*commencement toujours recommencé*», parvient ainsi à rendre chacun des amants singuliers, puisque aimer revient à désirer l'autre dans sa subjectivité, sa singularité, son unicité. En aimant l'autre, chacun devient donc plus et mieux «*lui-même*». Tel est le paradoxe central. Il fait de l'amour «*la seule richesse qui croît avec la prodigalité*», puisque «*plus on en donne et plus il vous en reste*», comme dit, dans *Clair de femme*, Romain Gary, un des multiples auteurs favoris de Paul Audi. Ses autres références sont ici Jacques Lacan, Jean-Luc Nancy, Jacques Derrida, mais aussi Alfred Jarry. *Le Surréalisme*, où Jarry décrit l'exténuation du désir – au terme de 80 coïts successifs, quand même... –, contient en effet cette

formule clé: «*il n'y avait plus qu'un homme et une femme, libres, en présence, pour une éternité.*»

Ce que met en lumière Paul Audi, c'est aussi la temporalité particulière de l'amour qui, d'une certaine façon, ne commence ni ne cesse jamais. Ou plutôt qui se raconte qu'il existe sans commencement ni fin, forcément éternel. Il faut enfin souligner l'écriture de cet essai difficile à classer. Philosophie, certes, mais pas que. Car démonstrations, arguments et analyses sont portés par une respiration qui se révèle vite musicale, volontairement polyphonique. Les thèmes sont repris, se répondent, repartent, se réverbèrent... jusqu'à l'envoi final, sans doute le plus beau texte de Paul Audi. Ces pages destinées à rester rappellent le parcours du livre, mais sous la forme d'une lettre à la femme aimée. Cette lettre à l'amour de «*sa*» vie est une lettre à l'amour de «*la*» vie, une lettre à l'amour – l'amour «*tout court*», celui qui est, au terme d'une très longue histoire, interminable. ■

LE PAS GAGNÉ DE L'AMOUR,
de Paul Audi,
Galilée, 204 p., 24 €

22 www.liberation.fr facebook.com/liberation @libe

Libération Samedi 22 et Dimanche 23 Octobre 2016

IDÉES/

Paul Audi

«Je crois bien ne plus me reconnaître depuis que je t'aime»



Loin de toute approche psychologisante, le philosophe analyse dans «Je n'ai gagné de l'amour» son surgissement. Il n'est plus jeunesse mais jeunesse, une jeunesse ironiquement des désirs qui leur donne une consistance, un petit miracle qui fait advenir le monde et fonde, fait de rien, notre humanité.



Recueilli par
NOÉMIE ROUSSEAU
Dessin
SYLVIE SERPRIX

Il cherche l'amour. Paul Audi enquête sur le passage du désir à l'amour, ce basculement dont rien n'atteste objectivement et, pourtant, dont tout atteste. Car l'état amoureux transforme, transfigure. Bref, il rend unique. Dans son dernier essai, *le Pas gagné de l'amour* (éditions Galilée), le philosophe emboîte le pas du désir lorsqu'il s'intensifie, s'approfondit puis fait un pas vers l'autre, un pas au-delà de lui-même. Il n'est plus malheur, se sauve de sa petite mort, devient réjouissance. Peut-être pour un instant seulement, mais il place toujours les amants devant l'éternité. Non, l'amour, ce n'est pas gagné. «*Nous sommes presque victimes de la qualité de notre recherche*, écrivait François Mitterrand à Anne Pingeot. *Une banale aventure n'engagerait pas grand-chose. Il faut l'admettre : ce que je désire en toi c'est ta vérité, la vérité de ton être.*» Bref, l'impossible.

Votre essai est en fait une ode à l'amour...

C'est d'abord un livre de philosophie, qui tente d'assumer une double gageure : soutenir une positivité absolue de l'amour comme ce qui nous humanise au plus haut point, donc affirmer sans réserve sa valeur absolue, et ne jamais traiter de sa substance en termes psy-

chologiques. Ce n'est pas un exercice de style : j'ai éprouvé le besoin d'écrire non seulement pour penser le phénomène de l'amour mais aussi pour le sauver de sa présentation courante. Il se présente en effet de nos jours soit comme un objet de sensiblerie qui le rend prisonnier d'un sentimentalisme généralisé, soit au contraire comme un objet tenu à distance par un regard cynique qui finit toujours par s'en moquer suite au constat de son impossibilité de principe. Si la philosophie a toujours accordé une place importante à l'amour, elle l'a elle-même souvent abordé comme s'il s'agissait là d'un jeu de dupe, d'une collusion d'illusions face auxquelles le philosophe entend rester lucide. Dans une époque qui ne voit plus rien comme relevant du miracle, je crois qu'il était de ma responsabilité de faire entendre cette pure affirmation : la positivité absolue de l'amour.

L'amour se dévoile comme une tournure du désir...

Je ne me serai posé qu'une seule question : comment l'amour arrive-t-il au désir, étant entendu qu'il est inconcevable sans ce dernier ? J'assume ce préalable comme j'assume de ne parler que d'un amour humain. L'amour apparaît comme une aventure qui conduit le désir à la rencontre de lui-même et à s'apercevoir, en conséquence, qu'à la faveur de cette rencontre il s'est totalement transfiguré.

Il y va alors pour vous d'une tentative de définition de l'amour.

En effet. Paradoxalement, l'amour se présente comme ce qui permet à l'homme d'échapper aux pièges abrutissants de sa propre psychologie, à l'appréhension psychologique de son petit individu, comme disait Jean-Jacques Rousseau. L'amour, c'est ce qui nous situe sur un tout autre plan que celui d'une intériorité de sentiment. C'est bien moins un sentiment qu'un événement, et au-delà d'un événement, c'est une mise en situation. De quoi? Eh bien du désir lui-même. Non pas du désir sexuel en particulier, mais de celui qui fait notre essence en tant que nous sommes des corps parlants. En existant dans un monde, nous nous tenons toujours pour ainsi dire à distance les uns des autres, séparés des êtres et des choses qui nous entourent, tant et si bien que naît à la faveur de cette séparation une tendance à vouloir les rejoindre, s'en approcher, s'en emparer, les posséder, bref, mêler pour ainsi dire notre substance aux leurs. Si le désir résulte de cette séparation, l'amour en est la conjuration éventuelle. Il espère annuler, ne serait-ce que l'espace d'un instant, le caractère fatal de notre séparation originelle.

L'amour est un miracle, dites-vous...

C'est l'impossible même. Je reprends à Georges Bataille son admirable définition du miraculeux: impossible, et pourtant là. L'amour est un

événement à la faveur duquel le désir humain, qui ne sait jamais qui il est ni de quoi il est fait, se saisit enfin pleinement de lui-même.

Le premier mouvement du désir semble un peu narcissique. Vous dites qu'il est d'abord un recourbement, un retour à soi, un appétit de plus de soi...

Le désir vise secrètement un «qui» et non un «quoi». En apparence il se porte vers quelque chose, en réalité il ne se porte que vers ce «soi-même» qui lui manque et dont il est en souffrance.

Est-ce là son secret?

Oui, le désir cherche à s'augmenter de lui-même, à se renforcer, à s'affermir, à s'affirmer comme pour nier son indigence constitutive. Ainsi demande-t-il à l'objet vers lequel il tend de l'éclairer quant à lui-même, mais par là il ne fait rien d'autre que se confier à un leurre. Au départ, avant la transmutation à laquelle l'amour l'entraîne, le désir se présente en effet comme un presque rien, le creuset d'un manque qui répond à un vide. Aussi réclame-t-il d'un désir autre de le désirer en retour, afin qu'il trouve une certaine consistance en lui-même. Il lui arrive alors de la trouver grâce à cette forme de sollicitation qui peut en effet paraître narcissique. Certes, une forme d'amour de soi traverse le désir, mais ce n'est à cela que se réduit l'événement de l'amour. Il suppose que le désir se mette à désirer pour lui-même (ce «pour» est capital) le désir qui

le désir. Ce «pour lui-même» désigne le vecteur de l'amour, son signe, sa source.

S'il faut une intrication des désirs pour que l'amour surgisse, est-ce à dire qu'il n'y a pas d'amour sans réciprocité?

Il y a une réciprocité des désirs à l'origine de l'amour. Une intrigue, tragicomique s'il en est. Mais cet «échange» n'est absolument pas synonyme d'un amour partagé.

Assouvir un désir, c'est risqué, on peut le tuer...

C'est toute la tragédie du désir. Il vise en quelque sorte sa propre extinction dans la satisfaction. Alors que l'amour, lui, se soutient non pas d'une jouissance possible mais d'une jouissance réelle qui est une forme de disposition à l'accueil d'un événement. En l'occurrence, ici, l'événement c'est l'amour. S'il réjouit, c'est qu'il libère le désir de la récurrence infernale dans laquelle il est pris.

Avec l'amour, le désir n'est plus aliénant...

On peut le dire ainsi. Je préfère parler d'un désir à l'état pur pour caractériser notre finitude d'être parlants, et d'un désir à l'état libre pour qualifier le désir amoureux.

Comment se transforme-t-il en amour?

Lacan, qui s'est posé la question,

avait parfaitement reconnu que les faits ne permettent pas de l'expliquer. Ce passage ne saurait être analysé comme un fait objectif. D'où la difficulté qu'il y a à décrire ce pas que le désir accomplit au-delà de lui-même et qui le fait accéder à un régime particulier, qui le requalifie si je puis dire en profondeur. L'amour naît de ce que le désiré devient, au regard du désir qui se porte sur lui, un être considérable.

L'amour est considération, mais qu'est-ce qui paraît tellement considérable?

Il n'y a de considérable que ce qui est unique, comme il n'y a d'unique que ce qui est considéré. Telle est la grande leçon de l'amour. Le

sort de l'amour se joue aussi bien dans la distance qui sépare la *desideratio* de la *consideratio* que dans celle qui sépare le singulier de l'unique. J'analyse longuement l'expression «tu es tout pour moi». Elle s'apparente dans l'amour à un «pour moi tu es unique». Au-delà de ta singularité, voilà que tu accèdes à cette forme d'unicité qui fait de ton être une totalité bornée, autant dire: un monde. Ce qui au demeurant ne signifie pas forcément «tu es pour moi la seule». Si j'emploie exprès ces mots latins de *consideratio* et de *desideratio*, c'est parce qu'ils

permettent, à les entendre, de sentir en quoi le désir et la considération se déploient comme deux branches s'étendant à partir d'un même tronc. Le considérable dans l'amour n'est donc pas l'être de l'autre, mais son unicité: le fait qu'il soit ou qu'il apparaisse soudain comme unique. Le particulier se métamorphose en une singularité absolument incomparable, qui n'a pas d'autre nom que l'unique. L'amour est un «abord» du nul-autre-pareil de l'autre, lequel m'apparaît comme unique non en vertu de sa qualité ou d'un complexe d'attributs fantasmatiques que je saluerais en lui, mais en tant qu'il est ce sans quoi mon désir ne serait pas désirable à lui-même. C'est en quoi il me prend alors de l'aimer pour lui-même.

Alors l'amour est une préférence?

C'est toujours une élection, d'abord de ce désir autre puis l'amour est l'élévation de cette sélection à l'unicité absolue. La considération amoureuse n'est au fond rien d'autre que l'accomplissement du désir à l'état pur, l'accession de celui-ci à sa finalité secrète.

Vous dites que le temps fait tout à l'affaire...

L'amour place le désir qui le fait naître devant un horizon d'éternité. Les amants comparaisent devant l'éternité. Mais c'est là une éternité très particulière qui n'a rien à voir avec la suspension du temps ou sa durée infinie. C'est, pour reprendre une expression d'Alfred Jarry, une éternité développée, donc une éter-



LE PAS GAGNÉ DE L'AMOUR
de PAUL AUDI
Galilée, 208pp., 24€.

nité de développement. Les amants se rendent présents l'un à l'autre devant cette éternité-là, qui relève d'un développement à l'infini de ce qui se trouve éprouvé ici et maintenant. C'est ce qui permet de comprendre que l'amour ne trouve jamais sa mesure dans un « toujours » mais dans un « pour toujours ». Tel est le couple, s'il y en a. Il est cette création de l'amour qui a pour mission informulée de sauvegarder l'unicité de l'autre qui caractérise l'objet de la considération amoureuse. Le couple est l'invention d'un troisième terme, pour ne pas dire la naissance d'une troisième personne. Ce n'est pas l'addition de deux individus mais le produit du passage de la *desideratio* à la *consideratio*. C'est le gardien de la mise en situation du désir, auquel on prend soin au nom de la considération amoureuse qui le fait être. L'existence du couple n'est pas une affaire de durabilité ou de coexistence. S'il existe, c'est dans la mesure où il « incarne » cet exploit accompli par le désir de se dépasser lui-même. S'il fait naître un sentiment de responsabilité vis-à-vis non pas de l'autre mais de la sauvegarde de son unicité, rien ne garantit jamais que l'on puisse en être à la hauteur.

Que recèle la déclaration d'amour ?

Dans la reconnaissance de ce que le désir de l'autre nous procure, une dette est contractée. A ce titre, la déclaration d'amour cache secrètement comme une reconnaissance de dette. Mais cette parole, proférée ou non, se heurte à l'existence du désir dans le temps. La promesse qu'elle recouvre risque de se démentir. C'est là qu'il faut tenir le plus fermement à la distinction conceptuelle entre le « toujours » et le « pour toujours ».

« Je crois bien ne plus me reconnaître depuis que je t'aime », écrivez-vous.

Peut-être aurais-je dû ajouter à cette phrase : « et depuis que tu m'aimes ». Car l'amour transfigure l'amant autant que l'aimé en unique. Nous sommes tous particuliers, différents, mais personne n'est unique. Chacun ne le devient que par la grâce de l'amour. C'est à ce miracle que le désir – n'importe quel désir – aspire secrètement. Nous aspirons tous à être uniques. Aussi nous précipitons-nous dans les bras de l'amour.

Mais pour être touché par la grâce de l'amour, il faut en quelque sorte être prêt au désastre...

J'aime bien votre mot « désastre », car il est étroitement lié à la question du désir. Le désastre serait justement que l'on ne puisse plus se raccrocher à cet astre unique comme quoi se donne l'objet d'amour. Alors il arrive que sa clarté, que son irradiation s'éteigne.

Pourquoi un désir amoureux s'éteint-il ?

C'est une grave question. De même que l'amour repose sur une pure contingence, une rencontre qui aurait très bien pu ne pas avoir lieu, de même le désir peut se détourner de son objet. La question de la disparition du désir amoureux, qui obsède le courant et l'idéologie romantique, est un sujet que volontairement je n'ai pas abordé dans mon livre. J'entendais qu'elle surgisse à l'esprit du lecteur au terme de sa lecture. Au niveau si je puis dire du « pour toujours », l'amour ne rencontre pas de « fin ». Autrement dit, si l'on prend la mesure du désir amoureux dans un « toujours » ou un « sans cesse », il finira toujours par cesser. « Je t'aimerai toujours » est une phrase contradictoire. Si l'on aime, c'est toujours « pour toujours ». ◀

[verso-hebdo]

24-01-2019

L'amour, la grande affaire ! Mais une affaire dont on ne parle plus beaucoup. La littérature, même celle à laquelle on ne s'attendrait pas, flirte avec la pornographie, et ce n'est plus un sujet tout à fait à la mode. En fouillant ma mémoire, je me suis souvenu que les dernières lectures importantes que j'ai faites à ce sujet remontent à mes années d'études universitaires : « *La Physique de l'amour* » un article de Rémy de Gourmont paru dans *Le Mercure de France* en 1903 et puis *L'Amour et l'Occident* de Denis de Rougemont, livre remarquable publié la première fois en 1939. Et bien sûr, j'avais lu plus tôt *L'Amour fou* d'André Breton (1937). Tout cela ne nous renvoie pas à l'amour courtois, mais est déjà bien daté ! Après quoi, je n'ai plus lu que des essais sur la sexualité, de Michel Foucault à Pascal Quignard, ce qui est toute une autre affaire ! C'est avec une curieuse façon de présenter la question, à la fois originale, désinvolte (en apparence) et ludique que Paul Audi pose le problème. Dans sa préface, il explique de quelle manière il en venu à composer son livre de la manière que nous allons découvrir et qui n'est ni académique, ni frivole. En fait, il nous invite à découvrir toutes les strates de la signification de ce mot, un peu comme Francis Ponge le faisait le faisait pour les objets qu'il prenait comme sujet (je pense par exemple au *Savon*). La subtilité de sa démarche est d'examiner la « chose » sous tous ses angles et, peu à peu, d'en montrer toutes les implications. Il n'apporte pas une réponse qui s'appuierait sur la psychologie, la psychanalyse, l'étude des mœurs, mais sur différents modes de pensées allant de Georges Bataille à saint Augustin. Il confronte les idées de René Descartes (les deux formes, dont l'une est la concupiscence) à celles de Leibniz. Il procède par spirales qui s'entrecroisent et ne cessent de multiplier les champs d'analyse. Là où, à mon avis, il est très pertinent c'est quand il avance, en joueur d'échecs habile, que l'amour est la quête de son ipséité ; en somme, le désir a pour proie première ce qu'il est lui-même. L'objet recherché n'est que secondaire et toujours postérieur à sa

recherche initiale. Dans l'amour, c'est, selon lui, une exaspération du moi. Et pourtant, comme l'avoir noté Quignard, c'est aussi la poursuite d'une absence. Je n'irai pas plus loin dans le cadre de ce modeste article, mais la suite est passionnante. Je regrette seulement que Paul Audi ait mis de côté Kierkegaard et ses « étapes érotiques spontanées » et aussi sa conception du désir selon trois phases, l'érotisme, l'éthique et le religieux. Bien sûr, l'amour ne peut se tenir dans un équilibre précaire que dans la condition (hypothétique) du mariage. Mais peu importe. Voilà un livre qui ne se paie pas de mots, même si son auteur aime jouer avec les mots pour leur faire rendre gorge de leur nature profonde. Avec l'amour, on est confronté forcément à la question de l'Un et aussi de l'Autre, c'est-à-dire aux termes de ce qui nous pousse hors de notre être, à ce qui anime nos pensées et nos agissements vers le monde tangible comme vers le monde intelligible (et, pour certains, transcendantal et même mystique). Ce n'est pas un livre facile, je le concède, mais c'est un livre lisible si on veut bien s'en donner la peine et suivre l'auteur dans sa démarche. Les musiciens du Moyen âge aimèrent représenter l'Amour sacré et l'Amour profane. Mais l'amour est un substantif qui se décline en traversant tout le territoire de notre expérience.